



# Vocation Médecin

JEAN-CLAUDE LEFEBVRE





# VOCATION MÉDECIN



Jean-Claude Lefebvre

# VOCATION MÉDECIN

---

La première édition de cet ouvrage  
a paru aux éditions La Manufacture de livres  
en 2015 sous le titre  
*Ils m'appelaient Doctor John. Médecin d'urgence en Syrie*

ISBN 978-2-35887-582-0, version papier  
ISBN 978-2-35887-585-1, version PDF

© La Manufacture de livres

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## Première partie



L'an passé, 225 médecins sont partis en mission avec Médecins Sans Frontières (MSF). Le « Doctor John » est l'un d'eux. Jean-Claude Lefebvre, de son vrai nom, a découvert sur le tard l'aventure humanitaire. Pour sa première mission, il est allé en Syrie au moment où MSF, après avoir monté en juin 2012 un premier hôpital dans la région d'Idlib, ouvrait dans la région d'Alep un nouvel hôpital comprenant une salle d'opération, une maternité et un dispensaire.

L'aide que nous apportons aux Syriens est peu de choses au regard des besoins médicaux, immenses. Car la guerre a réduit à néant le système de soins et les difficultés sont extrêmes pour intervenir en Syrie. J'ai rencontré des réseaux de médecins syriens qui font l'impossible pour continuer à travailler alors que les hôpitaux sont ciblés. Mais je vois aussi que l'aide humanitaire internationale arrive au compte-gouttes dans le nord du pays.

Et le conflit syrien continue de faire des ravages. Aux urgences, le « Doctor John » en a eu un aperçu : beaucoup d'enfants grièvement brûlés par des explosions, des blessés, des patients avec des fractures ouvertes qui arrivent plusieurs

jours après l'accident. Il raconte ici ses longues journées de travail, il se souvient aussi de discussions qu'il a eues avec les autres membres de l'équipe MSF, en particulier avec des collègues syriens. Mais face à toutes ces souffrances, « on ne peut pas s'habituer », conclut ce médecin de soixante-neuf ans.

Docteur Mego Terzian,  
président de Médecins sans frontières

## Prologue

Hurlements de sirène, brusque mouvement de foule, quatre solides barbues en tenue camouflée extraient de l'ambulance un lourd brancard orange sur lequel s'accroche un combattant. Il est jeune, très jeune, pâle, très pâle. Il a le souffle court, la terreur dans les yeux. Un rictus de douleur lui déforme les lèvres. La foule, qui veut l'accompagner dans le hall des urgences, le bouscule, manque de renverser la civière. Cette horde d'excités l'enserme, au risque de l'étouffer.

Le vigile chargé de contrôler l'entrée de l'hôpital et d'interdire l'introduction des armes, juste porteur d'un brassard, est vite débordé par cette vague tumultueuse. Ses ordres se noient dans les cris et les imprécations.

À chaque fois qu'un blessé arrive aux accents suraigus des sirènes d'ambulance, cette même foule surgit. Hommes enturbannés et jeunes gens en jeans, femmes en robes sombres, déboulant des ruelles et des échoppes, agglutinés en une masse assourdissante, qu'il va falloir contenir.

De petite taille dans une blouse trop grande, je n'ai qu'un avantage : un organe qui porte. Calme mais ferme, je lance d'une voix forte :

« *Silence please, every body out!* » : silence s'il vous plaît, tout le monde dehors! Tonique.

Instant d'hésitation, les infirmiers accourent, aident le garde à reprendre le contrôle de la marée humaine qui refoule en désordre.

« *Bring him in resuscitation room* » : mettez-le en salle de réanimation.

Pyjamas bleus et treillis léopards déchargent le blessé sur le chariot. Les hommes d'armes sortent.

*Brahim, blood pressure, monitor* : Brahim, pression sanguine, moniteur.

*Djamel, IV Line* : Djamel, voie veineuse

*Saddam, oxygen* : Saddam, oxygène

Chacun s'active.

Inventaire rapide des éléments vitaux :

L'hémorragie est stoppée par un garrot sauveur, posé sur les lieux de l'explosion, respiration superficielle, haletante, pas de cyanose, pression sanguine basse mais stable, état neurologique bon.

La perfusion est en place, la sédation effective, je peux procéder à l'inventaire plus précis des blessures.

Sous le garrot la cuisse est à demi-arrachée par un éclat de bombe. Dans la plaie, des moignons violacés de muscles rétractés voisinent avec des esquilles du fémur fracturé qui pointent dans un magma sanglant. Aucune chance de sauver la jambe.

Autre inquiétude, un petit trou à la base du thorax. Un éclat dans le poumon : silence auscultatoire, il va falloir drainer.

Quand je rabats le drap sur ses plaies, le gamin attrape mon poignet. Je capte son regard comme un éclair. Sa

pupille est dilatée par la peur. « *Don't worry boy, it's OK.* » Ne t'en fais pas mon gars, ça va aller, le ton cherche à être rassurant, quelle illusion !

« *Translate please!* » Le traducteur me suit comme mon ombre.

Les radios objectivent les lésions. J'appelle le chirurgien. Il faut en priorité sécuriser l'hémostase, stabiliser l'état respiratoire du patient : si le garrot lâche, il se saigne, si l'on n'évacue pas rapidement l'hématome qui comprime le poumon, il étouffe.

L'analgésie est suffisante. Avec le chirurgien nous allons travailler de concert, un clamp sur l'artère, le drain dans le thorax. Le patient est drogué mais conscient. Sa tête repose sur le lit, les paupières closes. Son rythme respiratoire se stabilise alors que, dans le tube sortant entre ses côtes, le sang s'écoule puis s'arrête.

Il va falloir lui annoncer le verdict. Comment dire à un jeune d'à peine vingt ans qu'il faut lui couper la jambe à hauteur de la cuisse ?

Nous décidons de prévenir ses camarades qui attendent derrière la porte. Quand je sors, je sens comme une brûlure sur la nuque, le regard du garçon qui a rouvert les yeux.

Dans le hall, les soldats écoutent attentivement le traducteur qui reprend nos paroles. Un mot résonne comme un glas : amputation. Le plus âgé pose la question : « *no other way?* » Non pas d'autre solution. Il nous accompagne auprès de son camarade.

Au fur et à mesure qu'il lui parle dans sa langue, le jeune blessé secoue la tête de droite à gauche en une violente dénégation avant de la laisser retomber, tournée vers le

mur, pour masquer une larme qui coule jusque dans sa barbe clairsemée de gosse trop vite grandi.

Déjà les brancardiers du bloc viennent le chercher.

Je le reverrai cinq heures plus tard dans l'hôpital des hommes – IPD MEN entouré de ses amis, couché entre un garçon de quinze ans transformé en momie par les pansements de ses brûlures, et un vieillard qui geint la jambe en traction. Quand je soulève le drap pour voir son pansement il détourne la tête mais au moment de m'éloigner vers son voisin de lit, dans un anglais hésitant je l'entends prononcer : « *Thank you, Doctor John* ».

Je suis médecin d'urgence, depuis un mois dans la Syrie en guerre.

Ce soir, à l'instant de solitude où le soleil s'éteint dans des violines et des pourpres, je repense aux circonstances qui m'ont conduit ici.

## CHAPITRE 1

### Qu'est ce que tu vas aller foutre là-bas ?

Il est des tentations qu'au nom du possible ou du raisonnable on refoule au fond du placard de nos envies.

Médecin d'urgence et traumatologue depuis une époque où le titre d'urgentiste n'existait pas encore, après avoir réparé des générations de skieurs qui « s'éclataient » sur les pistes et sévi quelques années au secours en montagne, j'ai terminé ma carrière dans le confort d'un cabinet de traumatologie et médecine du sport sur la Côte d'Azur. Satisfait et reconnu, j'occultais plus ou moins, périodiquement, les assauts d'un démon intérieur qui, de temps en temps, me suggérait, que là-bas, ailleurs, une autre médecine était possible.

Il a suffi d'un Noël solitaire dans une Vienne, festive et glaciale, sur fond de désamour et de valse de Strauss pour que ce diable tentateur ressurgisse.

« Tes enfants sont adultes, autonomes, même si, à la retraite, tu continues à remplacer ton ex-associée, elle peut fort bien se passer de toi quelques mois. Tu tiens encore le coup physiquement malgré l'âge, quant à tes amours... »

Dans l'avion du retour de ce qui aurait pu être une belle escapade pour amoureux, et ne se révélait en solo qu'une

déambulation touristique tristounette, coincé contre le hublot par une mémère, emmitouflée de soie, de cachemire et de Chanel N° 5, ma décision est prise.

À l'atterrissage à Nice, sous un soleil d'hiver, j'ai le cœur plus léger. Je vais pouvoir secouer ma gangue de mal-être.

Internet, Médecins Sans Frontières, curriculum vitae, réponse en 48 heures : « Prenez contact avec notre antenne à Marseille pour une réunion d'information. Si vous n'êtes pas découragé et persistez dans vos intentions, voici les coordonnées de notre DRH. »

Marseille, un 18 janvier, dix-huit heures trente, la gare Saint-Charles est triste et froide malgré l'agitation d'une foule pressée. Les gares même rénovées restent le royaume des courants d'air, des odeurs âcres et gluantes, du bruit obsédant de haut-parleurs incompréhensibles, de bousculades grossières. Dehors ça n'est pas mieux. Il y a des travaux en tous sens. Le trafic est obsédant, serpent de lumières rouges luisantes d'humidité marine. Je contourne des barrières pour arriver enfin dans un hôtel sans âme. Je dépose ma valise et me fais indiquer mon lieu de rendez-vous.

Dans une ruelle étroite, derrière une porte ancienne, une dame grisonnante m'invite à m'installer dans une salle en longueur. Trois tables et des chaises dépareillées attendent en désordre. Je suis en avance. Je feuillette des revues MSF sur lesquelles des enfants dénutris, toutes côtes apparentes et le ventre gonflé, me scrutent de leurs yeux sombres aux cernes de hibou.

La sonnette retentit. Entrent l'un après l'autre les

participants à cette réunion : trois infirmières, un infirmier, une biologiste, une secrétaire. Tous ont moins de trente ans. Arrive enfin le responsable, la quarantaine, peut-être plus, allure sportive décontractée et la parole facile. Après le tour de table et une présentation de l'organisme MSF, il enchaîne avec un commentaire sur les missions. Je ne sais pas si on lui a donné des consignes, mais il nous brosse un tableau quasi apocalyptique. Il ne nous fera grâce d'aucun des désagréments qui peuvent nous attendre : chaleur, éloignement, odeurs, insectes, épidémies, dénutrition, pauvreté, précarité des moyens et compétences locales, difficultés relationnelles avec les autorités, corruption, sauvagerie, risques en tout genre et conflits armés. La deuxième partie de la réunion, évoquant les résultats de certaines missions – Haïti, Pakistan, Congo, Soudan – et son expérience personnelle, sera plus optimiste. Pas découragé pour autant, je sors de là, chargé de quelques documents et affamé. Je termine la soirée dans un bistrot à kebab. Clientèle cosmopolite, à prédominance orientale, un signe prémonitoire.

Trois jours plus tard à Paris, la pluie fine me pénètre jusqu'aux os au sortir du métro. Je me hâte slalomant sur un trottoir défoncé entre des tas de boue jaunes, des tranchées puantes et des merdes de chiens. Un œil sur le point bleu de l'iPhone, qui marque ma progression, l'autre en quête des plaques des rues aux carrefours. J'arrive enfin avec un quart d'heure de retard.

La responsable du recrutement est jeune, sympathique. Après trois heures d'entretien, dont un test de langue et malgré mon anglais hésitant, elle me propose de participer,

dès le mercredi suivant, à des journées d'accueil. C'est bon, « mon grand âge » ne lui a pas fait peur.

Sortant de là, je flâne dans les rues inondées de lumière, où la pluie a cessé. Je viens de faire un pas vers une nouvelle aventure, de façon un peu infantile je me sens soulagé.

Après trois jours de soleil radieux et de froid mordant sur les champs de neige d'Auron, je suis de retour dans un Paris brumeux et me voici en compagnie d'une vingtaine de jeunes. Moyenne d'âge vingt-cinq, trente ans, ils viennent de toute la France, majoritairement des infirmières, et un infirmier, des sages-femmes, quelques administratifs et logisticiens, trois autres médecins fraîchement diplômés : un gars et deux femmes. Au milieu de cette jeunesse, je fais figure de dinosaure.

L'ambiance est sympathique, les contacts s'ébauchent, timides ou plus directs selon les tempéraments. Nous avons trois journées pour mieux nous connaître. Les motivations sont diverses avec une constante : vivre une aventure humaine en perfectionnant ses compétences.

Trois jours à un rythme soutenu : organisation des structures MSF, documentaires vidéos : Médecins Sans Frontières est une énorme structure internationale, engagée dans 74 pays, dont je ne soupçonnais pas l'ampleur. On a tendance à ne retenir que la partie médicale, en oubliant que travaillent plus dans l'ombre nombre de logisticiens – *log* – et administratifs – *admin* – indispensables.

Nous subissons des tests et des mises en situation, qui sous un aspect boy-scout, nous confrontent à des problèmes insoupçonnés, particulièrement en ce qui concerne la relation avec les populations locales. Nous entendrons

des témoignages des anciens de l'organisation avec qui nous déjeunons.

Ces rencontres sont des temps forts, particulièrement celles de deux jeunes femmes. L'une, sage-femme de retour d'Afghanistan, qui nous fait un exposé sur le problème des femmes dans ce pays, l'autre, chirurgien, qui revient de la première mission clandestine en Syrie. Un instant l'idée m'effleure : « et si c'était ta destination ! » Mon profil professionnel correspond.

Les conférences s'enchaînent, les informations pleuvent, et les journées sont chargées mais passionnantes.

À dix-neuf heures sur le trottoir parisien tout luisant de crachin, l'air frais n'est pas de trop pour désembuer ma cervelle. Je ne suis pas le seul, aussi le deuxième soir nous nous retrouvons une douzaine dans un bistrot voisin où les langues se délient, les rires fusent, les sympathies se nouent. J'ai l'impression de retrouver des ambiances de brasserie, entre étudiants, à un âge où nous pensions refaire le monde avec des certitudes et une grande innocence : un vrai coup de jeune !

Après une dernière rencontre impromptue avec des médecins africains travaillant pour l'ONG, de passage au siège, je quitte Paris le vendredi soir. Riche de quelques amitiés nouvelles, fermement décidé, mais conscient que ce sera sans doute plus lourd, plus complexe que je ne l'imaginai.

À la responsable de l'affectation des médecins, j'ai confirmé mes disponibilités à partir de la mi-mars, destination indifférente.

Nous sommes fin janvier et l'attente d'une mission commence.

Tout s'est télescopé jusque-là : démarche initiale presque instinctive, renseignements, rencontres, engagement. J'entre maintenant dans une phase de réflexion. La multitude d'informations collectées se met en place, mais cela va plus loin. S'installe, presque malgré moi, un processus de remise en question de certaines valeurs personnelles qui relativise insensiblement mes soucis, mes émotions et les doutes qui en découlaient les derniers mois. Il me semble parfois en devenir presque le spectateur. Je ne suis plus le centre de mes préoccupations et c'est mieux ainsi. « Arrête enfin de regarder ton nombril ! » Certes les émotions, les regrets, les douleurs n'ont pas disparu pour autant, mais j'ai un but, une direction, un projet dont je ne cerne pas encore les dimensions, mais dont je pressens qu'il dépasse de beaucoup mes problèmes affectifs actuels.

Je profite de cette période de « stand-by » pour remettre à jour mes connaissances en réanimation et mes vaccins. En six semaines ma consœur du centre de vaccination de l'aéroport de Nice, vu que je ne connais pas ma destination, va m'injecter tout son arsenal, du tétanos à la fièvre jaune en passant par diverses hépatites. Je n'échapperai qu'à la rage ! Je suis piqué de partout. À mon grand soulagement je m'en tire sans réaction, en dehors de quelques courbatures.

Au fil des jours l'impatience grandit, particulièrement une fois terminé le remplacement de mon ex-associée, partie en vacances de février. Je suis, avec fébrilité, les informations venant des pays en souffrance, la guerre au Mali, les otages récents du Soudan et tous les autres que l'on revoit tous les soirs à la télévision, les bombardements de Damas et d'Alep.

Bizarrement je n'ai pas d'angoisse, mais une prise de conscience de plus en plus aiguë. Tous ces événements, qui ne me concernaient jusque-là qu'à travers les images furtives du journal télévisé, font désormais partie intégrante de mes préoccupations journalières. Sur le site MSF je guette les évolutions, imaginant les destinations possibles.

Enfin début avril, un coup de fil de Paris :

– On te propose une mission en Syrie, es-tu d'accord ?

– Oui, pas de problème.

– Parfait, je te rappelle pour de plus amples informations en fin de semaine.

L'excitation va perturber mon sommeil les nuits suivantes. Je collecte sur internet tous les renseignements possibles sur la Syrie : reportage sur un médecin français enseignant des bases de médecine de guerre à des infirmiers locaux à Damas, images de désolation d'Alep bombardée, témoignages et documents sur les carences en traitements et médicaments des populations civiles, milliers de réfugiés aux frontières, difficultés pour les ONG de leur venir en aide.

Quarante-huit heures plus tard le téléphone sonne à nouveau :

– Contre-ordre, pour raison de sécurité on annule la mission en Syrie, par contre on te propose une mission de quatre mois au nord Yémen, dans un hôpital qui a besoin de renforcer son service d'urgence, départ possible le 20 avril ?

– OK pour le Yémen.

Retour sur internet pour remédier à mes carences en géopolitique et, avouons-le, en géographie tout court. Là-bas aussi le pays est dans une situation de guerre qui s'éternise sur fond de problèmes politico-religieux.

Le lendemain sur la route enneigée de la station d'Auron, le portable affiche MSF. Prudent, je me gare, ce serait trop idiot d'avoir un accident maintenant ! La responsable des affectations médicales :

- Toujours disposé à partir en Syrie ?
- Mais hier on m'a parlé de Yémen ?
- On trouvera quelqu'un d'autre, si tu es d'accord on te propose une mission dans un camp de réfugiés côté syrien à proximité de la frontière turque, sois à Paris le 10 avril.

Il me reste huit jours pour préparer mon départ.

À mes enfants et mes proches, j'avais confié mes intentions provoquant des réactions diverses variant de : « Bravo ! Si c'est ton choix. Tu nous en feras toujours de belles ! Fada ! Vieillard inconscient ! À ton âge est-ce bien raisonnable ? »

Quand j'ai annoncé à tous mon départ imminent et ma destination, la réaction de mon fils résume celle de ces êtres chers « Putain fais gaffe ! » et celle des copains du tennis leur incompréhension : « Qu'est-ce que tu vas aller foutre là-bas ? »

Pour moi, c'est très clair. Je vais réaliser un désir de longue date. Les aléas récents dans ma vie n'ont joué que le rôle de catalyseur. Il ne s'agit en rien d'une fuite. J'ai enfin trouvé le courage nécessaire à la concrétisation de mes envies.

Dans le TGV pour Paris, les idées se bousculent. Je ne sais pas vers quoi je vais, j'échafaude des hypothèses fantaisistes. Les images que nous avons tous vues à l'époque du Biafra et autres drames honteux de notre humanité me reviennent. Elles se mélangent à celles, plus récentes, de destructions dans les pays du Moyen-Orient, et aux illustrations des documents qui m'ont été fournis par MSF.

Je vais partir en pays musulman. On nous en a parlé lors des journées d'accueil, nous donnant des consignes afin de ne pas choquer, ne pas commettre d'impair. La place particulière des femmes, et ce que cela implique particulièrement pour celles qui partent en mission a fait l'objet d'un débat animé. Mon expérience de cet environnement religieux est quasiment nulle, limitée à de rares contacts et à un bref voyage touristique en Turquie qui, la suite me le confirmera, est un pays beaucoup plus laïc et occidentalisé que la Syrie. J'avoue avoir l'appréhension de l'ignorance.

Un pays en guerre, à quoi cela ressemble-t-il dans la réalité ? Ma connaissance n'est que médiatique c'est-à-dire minimale, déformée et certainement loin du quotidien des populations.

Le climat ? Homme des montagnes, vivant la plupart du temps dans une station de ski de l'arrière-pays niçois, j'appréhende la chaleur.

Tout cela est brassé au rythme saccadé du train qui file en une course contre les lourds nuages gris au milieu de paysages verdoyants. Du fond de la somnolence engendrée par cette mélodie, une pensée surnage avec un soupçon d'angoisse : « être à la hauteur. »

Paris, au siège et dans une ambiance de ruche, j'assiste à un premier briefing sur les missions MSF en Syrie : il y a sur place un hôpital installé depuis quelques semaines, un autre projet a été abandonné pour raison de sécurité, un troisième est en cours d'implantation logistique aux environs d'Alep et devrait ouvrir dans trois semaines. Concernant le camp de réfugiés près de la frontière, les informations

sont restreintes, il devrait être en cours d'installation. Je dois retrouver en Turquie une sage-femme chef de mission. Nous serons secondairement rejoints par un logisticien, charge à nous, avec l'aide de la coordination, de monter un *OPD*, un centre de soins externes, un dispensaire. Tout cela est un peu flou, j'espère qu'à la coordination en Turquie les choses seront plus claires.

Dans le hall, je rencontre ma responsable du recrutement, elle aussi en partance dans une semaine, pour assurer la relève du chef de mission sur le premier hôpital syrien. Je fais la connaissance de mes compagnons de vol, Carole une jeune psychologue, au physique de basketteuse, destinée à étoffer l'équipe de coordination en Turquie et un électricien, Christian, ancien artisan à la retraite qui, depuis, fait périodiquement des missions d'installation et va participer à l'équipement du futur hôpital près d'Alep. C'est un homme jovial, que j'apprendrai à mieux connaître par la suite.

Dernière soirée à Paris, du fond d'une brasserie, dans la douce chaleur d'un verre de bordeaux, enveloppé d'un fumet de choucroute, de harengs pommes à l'huile et de bœuf bourguignon, j'observe. Les clients s'installent pour manger : des rougeauds, des grisâtres, des tout maigres, des trop gros, des mémères, des précieuses, des mal fringués, des élégants. Tout ce beau monde grignote ou bâfre, en grandes discussions, en forts éclats de rires, en réflexions pincées ou en silences tristes du couple face à face qui n'a plus rien à se dire. Tout autour virevoltent les garçons, vêtus de noir et blanc, dans un ballet pressé. Quand je me relève, mon addition payée, je progresse chaotique entre tables et chaises. Parfums de femmes, odeurs de cuisine et relents

d'aisselles m'accompagnent jusqu'aux portes battantes qui me crachent sur la rue dans un zéphyr glacé.

## **Jeudi 11 avril**

Il est cinq heures du matin, Paris ne s'éveille pas encore, noir, poisseux, sous sa couette de brume, quand je monte dans le taxi tout bouffi de sommeil. Détour par le domicile parisien de notre psy, puis nous retrouvons Christian à l'aéroport.

Passage en douane car nous emportons du matériel pour la coordination, et c'est l'envol pour Istanbul. Vu l'horaire matinal, je ne tarde pas à replonger dans les bras de Morphée, pour n'émerger qu'à la descente vers la capitale turque.

La correspondance pour Antakya, l'antique Antioche, est à l'autre bout du monde ou tout au moins de couloirs et de tapis roulants sans fin. Avec mes petites pattes, je cavale derrière notre psychologue dotée d'un grand compas. Heureusement pour mon orgueil de mâle, Christian, qui n'est pas beaucoup plus grand que moi, tricote lui aussi. Nous voici enfin au portique qui bien entendu sonne. Allez expliquer à un Turc qui ne parle pas anglais, que porteur sur mes os de matériel chirurgical, souvenir d'accident d'escalade, je déclenche tous les systèmes d'alarme ! J'aurais droit à la palpation de règle par un moustachu en gants blanc avant de retrouver mes camarades. Enfin c'est le décollage pour Antakya.

À l'arrivée, il fait chaud. Un vent de poussière enveloppe l'aéroport ultramoderne de métal et de verre, perdu

ILS ONT COLLABORÉ AUTOUR DE CE LIVRE:

PIERRE FOURNIAUD  
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

FABRICE AMIC  
CORRECTION

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

RÉMY TRICOT  
COUVERTURE

DONATA JANSONAITE J  
IMPRESSION

MARIE-ANNE LACOMA  
SUIVI COMMERCIAL ET PROMOTIONNEL

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPOT LÉGAL : OCTOBRE 2019  
IMPRIMÉ EN FRANCE PAR CORLET S.A.  
À CONDÉ-EN-NORMANDIE

